

## Le documentaire de demain

Léo Bonneville

---

Number 139, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50520ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Bonneville, L. (1989). Le documentaire de demain. *Séquences*, (139), 3–3.

# Le documentaire de demain

Si, comme on le prétend, le documentaire c'est la vie, pourquoi est-il si négligé? Tout le monde a sa petite idée ou sa définition du documentaire. Pour le définir grossièrement, on peut dire tout simplement qu'il est le contraire de la fiction. Et pourtant, on ne toucherait pas exactement la *réalité*. Voilà le mot lâché. Le documentaire, c'est la réalité filmée. Oui, mais aujourd'hui, devant l'engouement général pour la fiction, on ne pouvait pas le laisser isolé dans son créneau. On a cru bon de le mêler à la fiction. Cela a donné naissance à un être hybride: le docudrame, mélange à la fois de fiction et de réalité. C'est dire que, comme tout ce qui vit, le documentaire évolue.

Voici que vient de paraître une *Étude sur la production documentaire indépendante de langue française au Québec 1978-1987*. En préparant ce document, les auteurs avaient pour objectifs de « rassembler en un seul dossier le maximum d'informations pertinentes sur le financement, la distribution, la diffusion et l'exportation de la production documentaire québécoise; de mesurer l'ampleur exacte de la crise que traverse le documentaire, d'en cerner les causes principales et les avenues possibles de solution. »

Ce que nous aimerions examiner ici, ce sont les réflexions des réalisateurs de films documentaires ainsi que l'intérêt du public.

Au départ, il faut distinguer le documentaire du reportage. Suzanne Guy (*Les Bleus au cœur*) rapporte qu'elle a reçu un appel d'une chercheuse découragée de voir qu'elle avait passé deux jours sur la *Main* (à Montréal) sans trouver une seule fille qui voulait lui parler. La cinéaste lui a simplement fait savoir que Guy Simoneau avait *traîné ses savates tous les soirs d'une année sur la Main*, pour développer des relations avec ceux et celles qui allaient intervenir dans son film *Plusieurs tombent en amour*. C'est dire qu'il faut un temps indispensable pour élaborer un documentaire. De plus, le montage prend une place essentielle. Gilles Carle affirme que « c'est à travers le montage qu'on peut souvent faire jaillir l'émotion, frapper l'imagination et surtout intégrer les techniques nécessaires à la mémorisation par le spectateur. » Comme quoi le documentaire s'éloigne du reportage, car il lui faut aussi un temps de scénarisation. Cela ne veut pas dire que tout est prévu. J'aime cette remarque de Gilles Carle: « Le documentaire est à la fiction ce que le jazz est à la musique classique; l'improvisation y est essentielle. » Mais ce qu'il faut redouter, c'est qu'un trop long temps de recherche ne vienne neutraliser les perceptions ainsi que les contacts humains. Car la vie n'attend pas. Ce qui était juste hier n'est peut-être plus exact demain. C'est dire qu'entre la recherche et la scénarisation, puis la réalisation, le temps ne doit pas être indéfini. Même terminé, il se peut que, dans peu d'années, le documentaire soit périmé ou hors d'actualité.

Tournons-nous maintenant du côté du spectateur. C'est pour lui finalement que travaille le cinéaste. Je ne crois pas qu'il fasse des films uniquement pour son plaisir. Il entend capter une certaine réalité selon son point de vue pour ensuite l'offrir au public. Ce public apparaît négligé dans cette étude. Les auteurs s'en remettent aux réalisateurs, producteurs et distributeurs pour affirmer qu'il y a « un public fidèle et constant pour le documentaire. » Et ils nous servent un sondage de

Multimédia audiovisuel inc. auprès de 224 acquéreurs de vidéo-cassettes au Québec. Le résultat, c'est que les documentaires arrivent en premier. Et la fiction au septième rang après Documentaires, Passe-Temps, Vie en plein air, Humour, Enfants, Décoration. C'est se consoler aisément et s'autosatisfaire. Il aurait sans doute été plus sérieux de savoir chez les distributeurs de vidéocassettes les genres de produits les plus en demande. Nous aurions sans doute connu où allait l'intérêt des fervents de la vidéo. Qu'importe, nous ne voulons pas détruire les illusions. Chose certaine, il faut que la qualité soit au rendez-vous pour satisfaire la clientèle. Cela est possible, comme en témoignent *La Turlute des années dures* (Boutet et Gélinas), *Le Choix d'un peuple* (Mignault), *O Picasso* (Carle), *Pellan* (Gladu), *La Guerre oubliée* (Boutet), *Vive Québec* (Carle) et combien d'autres qui font le plaisir des spectateurs.

Cela dit, d'autres questions se posent au sujet du documentaire: le financement, la distribution et surtout la présentation. C'est vrai qu'il n'est pas toujours facile de distribuer un documentaire dans une salle — la fréquentation est souvent médiocre —, mais il reste la télévision. Il pourrait y avoir des heures favorables à la présentation de documentaires qui intéresseraient des téléspectateurs de tout âge. Il faut une volonté manifeste de propager des films qui apportent souvent des renseignements beaucoup plus riches qu'un rapide reportage de quelques minutes. Différents canaux devraient faire leur part sans toujours être à la merci des cotes d'écoute. Le marketing n'est pas la mesure de la qualité. Il y a des films de fiction qui passent à la télévision et qui font l'enchantement de quelques fans de cinéma. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour les documentaires de qualité? Il est vrai, comme l'écrit pertinemment Michel Moreau, un de nos fervents documentaristes, que « les responsables des médias ont eu de plus en plus peur d'un documentaire qui ne s'est pas renouvelé. Obsédés par leur taux d'audience, ils prétendent que les gens n'aiment pas le documentaire et ils désirent pour leurs heures de pointe un produit sûr. » Pour lui, les « documentaires empruntent une courbe dramatique trop sophistiquée. Leurs personnages filmés sont introduits, traités comme des personnages de fiction. Le montage est plus nerveux, plus aigu, plus bref qu'auparavant. Télécommande et fiction ont modifié considérablement le langage du documentaire et vont encore le modifier. Nous documentaristes, à la fois artistes et communicateurs, nous avons le choix suivant: ou nous crions au scandale et nous continuons à peaufiner une écriture du passé, ou nous inventons un nouveau langage. Notre poésie, notre inspiration, notre passion du réel ne seraient guère solides si elles devaient sombrer dans cette mutation. Je prévois pour les années 1990 un nouveau documentaire plus populaire, plus spectaculaire et surtout plus rigoureusement authentique. Et ce documentaire-là sera capable d'avoir d'aussi bonnes cotes d'écoute que la fiction sur nos petits écrans du Québec. »<sup>(1)</sup>

1990 n'est pas loin. Vite que vienne ce nouveau documentaire qui traitera admirablement la réalité de chez nous et d'ailleurs, et qui évincera bien des films de fiction insignifiants.

Léo Bonneville

(1) *Aujourd'hui le cinéma québécois*, en collaboration, Cerf, 1986, pp. 80-81.